

DEUXIEME RENCONTRE DU CYCLE
AUX CARREFOURS DES CIVILISATIONS
mercredi 2 mars 2016

Présentée par

Patricia TROJMAN & Avraham VANWETTER
co-fondateurs de l'UHLCA-CENTRE JEAN KLING

**LA GENEALOGIE DES CONFLITS
INTER-RELIGIEUX**



STEPHANE ENCEL
Docteur en histoire des religions

Invité d'honneur

du Centre Universitaire Méditerranéen
CUM
65 promenade des anglais
NICE

OUVERTURE DE LA RENCONTRE

AVRAHAM VANWETTER
&
PATRICIA TROJMAN



Ouverture de notre deuxième rencontre du cycle
« **Aux carrefours des Civilisations** »

C'est la partie intégrante de notre cycle d'enseignement spécialisé en *Histoire des Idées* qui grâce aux rencontres, colloques, conférences permet d'ouvrir les débats, d'éclaircir des problématiques, des concepts puis d'aborder les enjeux de notre temps.

Le projet poursuivi est la réunion de tout public et tout particulièrement celui des enseignants, des étudiants, des élèves des collèges et lycée dans le but de la déconstruction des préjugés et de la lutte contre la xénophobie.

Notre intention est de permettre d'apporter des connaissances précises et objectives sur les processus de formation des religions et leurs effets sur nos sociétés. Comprendre le fait religieux à partir de l'histoire de l'interaction entre les religions et les sociétés dans lesquelles elles naissent, étudier leurs fonctions sociale, politique et culturelle dans le passé et de nos jours.

Cette rencontre est vraiment importante pour Avraham et moi ainsi que bon nombre d'enseignants. En effet, notre intention est d'éclaircir au mieux, en adoptant un bon sens commun, le champ de connaissance de tout un chacun sur le phénomène religieux à l'heure des violences et des affrontements inter-communautaires.

La philosophie nietzschéenne a orienté notre questionnement quant à la généalogie des conflits.

Elle nous permet d'examiner les sources et la filiation des religions. C'est un travail herméneutique, de compréhension et d'interprétation des textes bibliques, des textes anciens.

Le constat de la présence de filtres idéologiques et de passions identitaires collectives qui embrument les esprits nous amène à ouvrir le débat.

C'est pour nous l'occasion d'aller aux sources de la morale afin de comprendre les passations de pouvoir, les luttes, les crises. Nous devons évoquer les spoliations et emprunts faits aux Ecritures Saintes.

Donner du savoir nous semble important pour être à l'abri des confusions véhiculées par l'école, pour échapper aux stéréotypes culturels propagés par certains médias se nourrissant de l'ignorance des foules .

*Delicta juventutis meae, et ignorantias meas ne ,
« Ignorantia non est argumentum »*

Ne vous souvenez pas des fautes de ma jeunesse ni de mes ignorances. Chez Spinoza, la pensée inconsciente n'a pas de sens, il nous reste une lueur d'espoir et de joie pour accéder au savoir.

« Détruire l'ignorance, c'est détruire l'étonnement imbécile » .

Il y a nécessité de lutter contre l'ignorance qui prend corps, et dont la puissance est dissolvante. L'ignorance a tendance à devenir un universel creuset réduisant à néant tout savoir effectif.

Selon Kant, il y a deux genres d'ignorance : une ignorance instruite, ou consciente d'elle-même, et une ignorance aveugle, inconsciente. La première est la condition de la connaissance, son préalable nécessaire : je ne peux connaître que si j'ai eu conscience de l'ignorance dans laquelle je me trouvais auparavant. La seconde est le propre d'une vie irréfléchie et des hommes qui préfèrent s'en tenir à « leurs » opinions (c'est à dire le plus souvent aux opinions les plus généralement reçues dans leur environnement social) que chercher à apprendre encore : en effet, persuadés de « posséder » la vérité, ils ne ressentent aucunement la nécessité de la chercher. L'ignorance savante est celle du chercheur, c'est à dire de l'homme à l'esprit ouvert.

Les partenaires de cette deuxième rencontre:

Martine Ouaknine

Adjointe au maire de Nice ,en qualité de déléguée aux affaires juridiques. Femme d'ouverture, très engagée dans le dialogue inter-religieux, oeuvrant pour la démocratie, la liberté, et la laïcité, décorée de la légion d'honneur en juin 2008.

Evelyne Danan

Directrice du lycée de l'Alliance de Nice, établissement portant très haut les valeurs d'universalisme, d'ouverture et de culture, accueillant toutes les sensibilités, qui se distingue par son ambition d'accompagner les plus faibles et d'emmener toujours plus loin les meilleurs.

Régine Bessis

A l'origine des programmes pour les Journées Européennes de la Culture et du Patrimoine des Alpes Maritimes et active lors de nombreuses visites de musées .Elle entreprend infatigablement le programme 2016 qui nous proposera « Langues et Langages en dialogue » notamment le Shuadit appelé également Franco-provençal, judéo-comtadin ou hébraïco comtadin.

L'Institut d'Etudes Lévinassiennes

Benny Levy souhaitait une lutte impitoyable contre la doxa, et en particulier contre une certaine dictature généralisée de l'opinion.

L'institut poursuit cette volonté par son cordial partenariat.

Ce qui est en jeu chez Lévinas c'est une certaine manière de concevoir les rapports des hommes entre eux. Emmanuel Lévinas accorde la priorité au « TU » de rencontre,l'étranger, qui se met au travers de ma route, et par conséquent me convoque à ma responsabilité.

OUVERTURE DE LA RENCONTRE
AUX CARREFOURS DE LA CIVILISATION
PAR STEPHANE ENCEL

LA GENEALOGIE DES CONFLITS INTER RELIGIEUX

Pourquoi peut-on parler de carrefour de civilisation ?

Le carrefour est le lieu où se rencontrent des cultures, des traditions, des religions, des histoires humaines, des gouvernements successifs, des systèmes économiques et financiers hétéroclites, lieu où se développent des compétences dans divers domaines tels que l'étude des textes sacrés, du droit, de la philosophie, des mathématiques, lieu où la diversité s'installe, lieu où des transformations s'opèrent et s'observent.

Qu'est-ce qu'une généalogie des religions ?

La généalogie est la description des rapports de filiation ou d'héritage entre les diverses façons de définir le fait religieux à travers les âges sans les abolir, tout en allant à la recherche de leurs significations. La généalogie est la volonté de découvrir les motivations profondes d'une vision du monde; d'une philosophie, d'une morale, d'une religion ou d'un idéal politique.

Qu'est-ce que l'inter-religieux ?

A l'aube du XXI^{ème} siècle, nous nous trouvons dans un monde de contrastes extrêmes.

D'une part d'innombrables éléments d'informations sont échangés en quelques secondes à travers l'espace cybernétique, d'autre part une partie importante de gens ne savent ni lire, ni écrire et l'autre partie non moins importante a-t-elle le temps nécessaire pour lire, décrypter et analyser ces informations ?

C'est dans cette contrainte que s'inscrit notamment l'inter-religieux qui doit trouver sa place dans une mondialisation à la recherche d'un monde homogène.

Avraham Vanwetter nous présente le parcours de

STEPHANE ENCEL

Stéphane Encel est docteur en géopolitique, historien, enseignant-chercheur, spécialiste des religions. Il est professeur de culture générale et d'interculturalités religieuses. Il s'intéresse à tous les aspects culturels et sociaux non seulement de notre temps mais remontant à l'Antiquité. Il poursuit des recherches sur la période du second Temple. Son champ d'action est la géopolitique et les relations internationales. Il est maître de conférence à Sciences-Po Paris. Il enseigne à la *Paris School of Business* dont je souligne le triptyque et la mission pédagogique :
Savoir, savoir faire, savoir être.

Stéphane Encel a notamment publié les ouvrages suivants dont je conseille la lecture :

« *Histoire et religions : l'impossible dialogue* »,
« *Les Hébreux* », et « *Tuer pour Dieu* ».

A travers ses essais ambitieux, Stéphane Encel constate que les monothéismes ayant conquis le monde ont secrété une idéologie de la valeur absolue qui a successivement revêtu les habits de la théologie puis de la science. Sa grille de lecture s'étend de l'histoire universitaire jusqu'aux traditions monothéistes. Il soulève les problématiques contemporaines, et les multiples interrogations. Bible, Talmud, et science du judaïsme en constituent le fil rouge.

Stéphane Encel essaie de fixer les termes d'un dialogue possible entre l'histoire et la tradition religieuse. Il plaide ainsi pour un

dialogue entre communautés savante et religieuse, sans lequel le négationnisme laisse le champ libre au génocide. Il met en garde les systèmes de représentations totalisants apparaissant au fil du temps.

INTERVENTION DE STEPHANE ENCEL

Le thème abordé ce jour dans ce très bel amphi du Centre Universitaire Méditerranéen de Nice est d'une approche assez ardue. Le thème abordé appartient incontestablement à la culture générale. La question n'est pas tant l'importance de la culture générale mais pourquoi son enseignement doit-il faire partie de la formation des étudiants et lycéens?

Comme l'ont rappelé Patricia Trojman et Avraham Vanwetter, c'est essentiel et nécessaire pour préparer votre avenir et ce quelque soit votre cursus. Vous êtes les futurs acteurs de la société et les futurs acteurs du monde de l'entreprise. Il est du devoir de vos enseignants de vous transmettre cette culture générale afin de maîtriser les concepts, les idées, sans oublier l'acquisition d'un vocabulaire adéquat. En tant qu'étudiants vous parviendrez ainsi à acquérir une certaine connaissance qui vous permettra de poser les principales questions, de participer activement aux discussions. C'est l'étape élémentaire avant d'exprimer le moindre jugement. Vous l'avez compris, il ne s'agit pas d'accumuler des connaissances mais d'apprendre à observer, questionner, juger de manière argumentée. La culture générale est donc essentielle pour élever sa capacité de réflexion et d'exercer sa curiosité intellectuelle.

Pour aborder le propos d'aujourd'hui ,

« La généalogie des conflits inter-religieux »

je choisis de commencer par l'angle historique .

La spécificité de l'Antiquité est sa durée : une histoire de deux millénaires , époque fortement religieuse, pré-monothéiste, époque où prennent naissance, se développent, se définissent progressivement toutes les grandes religions alors que la règle est le polythéisme : des dieux, des prêtres, des rites, des sanctuaires. C'est une histoire qui englobe Babylone, l'empire Perse, les cités grecques, les royaumes hellénistiques. Il existait une certaine souplesse permettant les échanges, les rencontres, et en même temps une absence d'autonomie du « religieux » par rapport au « politique ». En tant que citoyen, on est astreint de fait aux pratiques religieuses civiques, un univers où la cohérence « théologique » fait problème entre les trois registres que sont l'Etat, la spéculation philosophique, et l'imagination mythologique.

Le terme « religio » s'est imposé dans toutes les langues d'Occident. L'Antiquité apparaît bien fondatrice du « religieux » tel que nous le percevons aujourd'hui. Ce vocable est à la charnière des traditions païennes, du judaïsme et du christianisme.

La « religion » est un ensemble de croyances, de rites et de pratiques pour un groupe humain, pour une société.

Comment la violence s'est-elle invitée dans le fait religieux ? *Comment en est-on arrivé à « Tuer pour Dieu » ?*

Le terme de **violence** est très récent. Les philosophies politiques du 18ème siècle ignorent le mot violence. Elles parlent de tyrannie, despotisme, guerre, intolérance, résistance, désordre.

Alors qu'est-ce que la violence ?

La violence nomme une crise de la société et de la pratique religieuse .

La violence peut être de type totalitaire. Par la force on constitue un consensus social. On cherche à définir ce qu'est le bien et le mal, sans contestation possible . Les dictatures s'en inspirent, pour instituer une unité de façade.

La violence peut être utilisée pour promouvoir une croyance qui peut être délirante en se déployant sans contrôle véritable et/ou rationnel.

Dans mon ouvrage « Tuer pour Dieu » la problématique analysée est celle-ci : le monothéisme conduirait-il ontologiquement à la violence ? Serait-ce le zèle pour Dieu qui porterait potentialité de tuer en son nom ?

Le judaïsme se confronta très tôt à cette question d'une formidable complexité : peut-on, et à quelles occasions, contrevenir au sixième commandement et porter atteinte à son prochain ?

Moïse et Pinhas, Jérémie et les Maccabées, les Zélotes, Jésus ont eu dans leurs temps à traiter avec des faits de violence.

L'enjeu est considérable, puisque la légitimité d'une telle violence est originée à la source de la justice divine, et du nécessaire combat pour sa défense ; à travers toute l'histoire du judaïsme ancien, c'est l'une des controverses majeure et existentielle, clivant différentes interprétations internes des textes sacrés .

Les interprétations se positionnent vis-à-vis d'un contexte externe : religieux, politique ou géopolitique.

La violence comme son refus sont tous deux des choix, et les hommes souhaitent chaque fois créer les conditions de l'avènement du royaume de Dieu et de la paix universelle.

Ultimement, c'est le libre arbitre du croyant qui est sollicité.

Les neurologues procèdent à des recherches sur le cerveau et la violence. Chez l'homme les structures qui semblent impliquées dans les comportements violents sont liées à la nature humaine: interprétation et symbolisation des expériences vécues, des événements, de la culture, de la mémoire historique...

On peut dire que tous les violents ne sont pas nécessairement « fous » ou « dingues ». D'ailleurs la terminologie n'est plus utilisée par les médecins.

***Qu'est ce que la folie ?
Qui est fou, qui ne l'est pas ?***

Le concept de « folie » a perdu tout son sens, ce n'est ni un concept scientifique, ni un terme qui engloberait tous les troubles mentaux, ni une maladie spécifique.

La question est de savoir de quel point de vue peut-on parler de la folie. Est-ce un point de vue moral ? Est-ce une déviance ? Est-ce par opposition à la raison ?

Le « fou » reste sous l'emprise de ses propres constructions mentales , il reste enfermé dans une pensée qui s'est entièrement substituée au réel que la société identifie comme « insensée ».

Les personnes qui « tuent » ont généralement pesé leurs décisions, en s'appuyant sur une forme d'idéologie, en s'appuyant sur des textes, en ayant réfléchi au contexte d'action et en ayant à un moment donné estimé qu'il n'était plus possible de continuer comme cela et donc de prendre les armes au risque de leur propre vie pour tuer quelqu'un qui paraît être à ce moment là l'ennemi absolu. C'est tout un cheminement, une pensée rationnelle même pour ceux qui décapitent.

Je vous invite à découvrir les écrits de **Gérald Bronner** sociologue, professeur à l'université de Paris Diderot qui a publié en 2003 « *L'Empire des croyances* » et « *La pensée extrême* » ayant pour sous titre :

Comment des hommes ordinaires deviennent des fanatiques ?

Ses travaux portent également sur les croyances collectives avec la problématique suivante :

Quels sont les processus qui conduisent les individus à endosser des croyances spectaculaires ou non , quels sont ceux qui conduisent à les abandonner ?

Ce qui est abordé c'est la construction de la pensée extrême :
« chaque étape a poussé l'individu vers la pensée extrême ; mais chacune d'entre elles, prise séparément, peut sans doute être considérée comme raisonnable »

La pensée «ordinaire» accepte les contradictions entre les croyances qui coexistent dans la société, la pensée extrême ne les accepte pas et construit une doctrine « pure », monolithique et manichéenne. Gérald Bronner rappelle que les terroristes ne sont pas des fous, des ignorants ou des déshérités : ils sont le plus souvent issus de classes supérieures et possèdent un niveau élevé d'instruction. Les extrémistes considèrent « comme non négociables des croyances qui ne peuvent constituer le ciment de la vie sociale ».

Gérald Bronner s'interroge sur la manière de faire changer d'avis un extrémiste. Selon lui l'attitude fanatique, pour extrême qu'elle soit, n'en est pas moins fragile et souvent temporaire : on ne naît pas fanatique, on le devient. Le doute peut apparaître, sur des éléments périphériques des croyances, rétablissement d'une concurrence cognitive entre les valeurs, rétablissement d'un contact social pour contrer l'enfermement sectaire, disparition des frustrations qui ont suscité l'adhésion fanatique.

La démarche qui consisterait à ne pas s'intéresser aux motivations des extrémistes, des terroristes, de la violence en générale serait une grave erreur. Nous ne devons pas ignorer ce qui se passe en prétextant comme certains responsables musulmans que le sujet est à exclure étant donné que les actes de violences sont propagés par des non- musulmans (l'islam étant une religion de paix), ce qui est contre productif . Soit nous reconnaissons que nous sommes confrontés à ces actes d'extrêmes violences, actes qui nous interrogent et nous obligent à la réflexion.

Pour entrer dans le vif du sujet, nous allons nous interroger sur la spécificité de chacun des conflits religieux.

Quelles sont leurs spécificités ?

Une profusion d'ouvrages traitent de la violence émanant du fait religieux et de l'ensemble des conflits religieux qui cristallisent notre attention plus particulièrement ceux commis au nom d'un Dieu ou d'une croyance . Cela dans un contexte de concurrence dans lequel une stratégie politique est sous- jacente, stratégie que l'on retrouve dans le passé.

Quelle est l'origine du jihad ?

L'Islam a été propagé par des soldats ou des marchands et fut fondé par un marchand-soldat, Mahomet. Après la révélation du Coran, il lui faudra se battre contre les incroyants et, il deviendra prophète-guerrier. Si le bouddhisme et le jainisme ont été fondé par des « guerriers » l'islam n'a pas connu cette séparation du commercial et du militaire. Entre batailles et marchés, son histoire est une longue conquête tantôt pacifique, tantôt belliqueuse.

La première bataille livrée par Mahomet, celle de Badr (en 624, an II de l'Hégire), est la plus symbolique et la plus ambiguë : engagée contre une caravane de polythéistes mecquois, elle associe la razzia et le jihad, elle est un premier pas vers l'unification de l'Arabie par la voie de l'Islam. Et comme il n'y a pas de politique sans polémique, la guerre sainte devient raison d'Etat.

La deuxième bataille, celle d' Ohod (en 625), fut une défaite due, à l'indiscipline des archers musulmans qui auraient déserté le champ de bataille pour piller la caravane des Mecquois. Elle montre aussi une première dissension entre musulmans et juifs, jusque-là alliés les juifs étant dispensés de combattre pour cause de Chabbat selon certaines versions.

La troisième bataille, celle de Fossé (en 627), fut une guerre de tranchées creusées autour de Médine sur ordre du Prophète. La victoire revint aux Médinois musulmans, les Mecquois polythéistes ayant finalement levé le siège. Mais l'islam gagna malgré la défection des juifs et des « mécréants ». Cette bataille creusa donc un véritable « fossé » entre l'islam naissant et le judaïsme comme entre les musulmans convaincus et leurs coreligionnaires moins décidés : on ne pouvait désormais avoir foi en Dieu sans croire à la victoire.

La quatrième bataille du Prophète fut une victoire sans combat : la prise de la Mecque en l'an VIII de l'Hégire (630 après J.-C.), durant le mois de ramadan. Mahomet entra facilement dans sa ville natale après avoir obtenu le ralliement de la plupart des tribus bédouines : l'envoyé de Dieu devient homme d'Etat et le Dieu unique unifie l'Arabie. La Mecque, cité commerçante, sera Ville sainte. Pour l'islam la traversée du désert prend fin. Et aux fanatiques du *jihad*, on préférera les partisans de l' *id-jihad* (un mot de même racine), « l'effort d'interprétation » (du Coran).

***Comment dominer les peuples sans conquérir les âmes ?
Peut-on étendre un empire sans répandre la foi ?***

Les armées arabes répandirent la foi musulmane de la Garonne à l'Indus : en moins d'un siècle, une partie du monde avait changé de chef et de dieu, passant sous le contrôle du calife et la tutelle d'Allah. Certes des minorités gardaient leur religion avec le statut de *dhimmi* (protégés) au prix d'un impôt spécial.

Peut-on dire que la méditerranée, carrefour de civilisations, espace de passage et d'échanges est aussi un lieu de rivalités et de conflits ?

Effectivement, au XII^{ème} siècle, le contact entre les trois civilisations de la Méditerranée est avant tout marquée par la

violence.

Or, avec les croisades, un nouveau type d'affrontements apparaît : la guerre sainte. La chrétienté justifie l'utilisation de la violence et procure le salut à ceux qui combattent. La croisade représente donc une des manifestations les plus achevées de l'engagement chrétien dans le siècle, même si des facteurs économiques et politiques expliquent aussi son déclenchement.

L'historiographie moderne occidentale comptabilise huit croisades du XI^{ème} au XIII^{ème} siècle qui ont vu la création de quatre États latins : le comté d'Edesse, la principauté d'Antioche, le comté de Tripoli, le royaume de Jérusalem. Puis au cours de la quatrième croisade plusieurs autres États ont été fondés : l'empire de Constantinople, le royaume de Thessalonique, la principauté d'Achaïe, le duché d'Athènes, le duché de Naxos.

A cette époque, on évoque plutôt les pèlerinages de Jérusalem, le terme de croisade né de l'expression « *cruce signati* »-marqué du signe de la croix- n'apparaîtra qu'à partir du XV^{ème} siècle.

La perception de « l'autre », de l'altérité n'entraîne-t-elle pas la violence ?

C'est effectivement par un travail de recherches, d'extraits de chroniques, de témoignages d'origine occidentale, byzantine, arabe, que l'on peut appréhender la complexité et la diversité des jugements des civilisations les unes envers les autres.

Les violences ont débouché sur de longues périodes de décadence et d'obscurantisme. Le travail de l'historiographe des guerres de religion s'inscrit dans le débat contemporain sur le rôle du religieux dans les violences actuelles.

Les religions sont-elles la plus grande cause de guerre ?

Au cours de l'humanité, l'encyclopédie of Wars, a répertorié 123 guerres reposant sur des motifs religieux sur un total de 1763 guerres, ce qui veut dire que les guerres religieuses font

généralement moins de victimes que les guerres qui sont faites pour d'autres motifs (luttres pour des frontières territoriales, le contrôle des ressources, les conflits internes contre l'autorité en place...). Soyons clairs, les guerres de religion ne devraient jamais avoir lieu .

Que peut-on dire des meurtres de masse et des génocides ?

L e *CIREMM* est un Centre International de Recherches et d'Enseignement sur les Meurtres de Masse qui par des colloques, articles, livres, films, œuvres d'art, expositions, littérature aide les étudiants à s'engager dans la réflexion sur les meurtres de masse et la prévention de leur retour. Longtemps on n'a pas témoigné. Le fait qui consiste, pour les survivants d'un crime de masse, à rédiger et à publier le récit circonstancié des violences dont ils ont été les témoins pour les porter à la connaissance de tous est une pratique sociale récente qui s'est inaugurée dans le sillage de la première guerre mondiale et du génocide des arméniens. Dans ce moment advient en effet un nouvel intolérable : la négation du crime-sous toutes ses formes. Cédant à « la violence d'une impulsion immédiate, aussi impérieuse que les autres besoins élémentaires », comme l'écrit Primo Levi, certains entreprennent alors, parfois au péril de leur vie, de décrire ce qu'ils ont subi pour l'attester. L'avènement du témoignage a produit un schisme littéraire dont on n'a pas peut-être pas encore pris toute la mesure. Ces témoignages ont donné, selon les mots de Georges Perec, « l'exemple le plus parfait de ce que peut être la littérature ».

L'encyclopédie historique en ligne qui recense génocides et meurtres de masse a établi un glossaire présentant quelques concepts récents :

***Écocide** : concept développé à partir de l'exemple de la guerre du Vietnam avec l'usage massif d'armes chimiques dans une stratégie de destruction environnementale systématique. Le napalm et autres armes chimiques ont détruit 20 000 km² de forêt et terres cultivables, 500 000 hectares de mangrove.*

***Classicide** : conçu par Michael Mann en 2005 pour caractériser les meurtres de masse perpétrés dans les trois Etats socialistes : stalinien, maoïste et khmers rouges, qui ont persécutés systématiquement des individus pour leur appartenance de classe.*

***Fémicide** : élaboré par les féministes dans les années 1970, le terme met en lumière les violences systématiques dont sont victimes les femmes.*

L'être humain est-il tourné plus vers l'empathie ou plus vers la violence, la cruauté, la torture ?

La nature humaine est bonne, l'homme ne serait pas prédisposé à la violence ou à la perversion. Les neurosciences démontrent que maltraiter les enfants portent atteinte au bon développement du cerveau, notamment la capacité de reconnaître ou de ressentir les émotions des autres et d'établir tout au long de la vie des relations harmonieuses. La potentialité à l'empathie et à la bonté est plus importante que l'inverse. Il y a une véritable répugnance à tuer chez l'être humain, et, s'il le fait cela entraîne la plupart du temps de la culpabilité. D'où l'utilisation du conditionnement, de la drogue, de l'alcool, de la soumission à l'autorité pour obtenir la violence. Cette question hante la philosophie et la littérature depuis leurs origines. L'homme est autant un produit de ses cultures que de la nature. L'épigénétique, cette nouvelle discipline étudie une couche d'informations concernant les changements dans l'activité des gènes induits par l'environnement au sens large. Ces signaux sont ceux liés à nos comportements (stress, tabagisme, alimentation ...).

L'expérience de Milgram est-elle toujours d'actualité ?

L'objectif de cette expérience était de mesurer le niveau d'obéissance à un ordre contraire à la morale de celui qui l'exécute. Cette expérience demeure toujours une référence notamment dans le domaine de la réalité virtuelle. Dans *La Vague de Todd Strasser*, on retrouve le dispositif d'une expérience semblable entre un professeur et les élèves de sa classe.

Si l'expérience de Milgram fut une expérience choc, une des plus troublante et certainement la plus connue de l'histoire de la psychologie sociale moderne, c'est qu'elle révéla, au cœur de la nature humaine, une propension effrayante des individus à obéir, dans certaines circonstances, à une autorité qui leur donnait l'ordre d'infliger de terribles souffrances à une victime innocente.

Milgram écrit dans une lettre du 21 septembre 1961 :

« Les résultats sont terrifiants et déprimants. Ils suggèrent que la nature humaine-ou, plus précisément, le type de personnalité produit par la société américaine-ne peut être considérée comme mettant ses citoyens à l'abri de la brutalité et de traitements inhumains commandés par une autorité malveillante. Une proportion substantielle de gens fait ce qu'on lui demande de faire, quel que soit le contenu de l'acte, sans tourments de conscience, dès lors qu'ils perçoivent que l'ordre émane d'une autorité légitime ».

C'est en chacun de nous que se trouve la solution au mal dont nous-mêmes pouvons être les agents. C'est dans notre for intérieur que réside la clef de la protection de notre liberté et que réside la notion d'empathie qui nous permet de nous mettre à la place de l'autre, de comprendre ce que l'autre ressent et donc de maintenir ce que doit être une société. L'empathie est un garde fou extrêmement important. C'est grâce à cette conscience inaltérée,

cette empathie que l'individu conserve un choix et que son autonomie est sauve.

L'expérience de Milgram nous aide à appréhender la vulnérabilité humaine.

Comment peut-on définir la religion ?

La religion éclaire les hommes quant à l'origine et à la formation de l'univers, leur assure au milieu des vicissitudes de l'existence, la protection divine et la béatitude et règle leurs opinions et leurs actes en appuyant ses prescriptions de son autorité. La religion propose une conception du monde, elle apaise les craintes et nourrit les espoirs d'un être confronté à l'angoisse et à la finitude et de sa misère existentielle. La religion donne à ses adeptes un code de conduite et un système de pensée d'autant plus aptes à les cohérer qu'ils procèdent de l'autorité du sacré.

La religion définit une orthopraxie (ce qu'il convient de faire) et une orthodoxie (ce qu'il convient de croire). La religion fonde des grilles de lecture globales et doit fournir au fidèle toutes les réponses qu'il se pose : d'où venons nous, où allons nous, qui sommes-nous, quel est le sens de notre présence sur terre, pourquoi la vie, pourquoi la mort. Une religion donne, clé en mains des réponses à ces grandes questions. Ce qui permet à l'individu d'être incorporé dans une communauté de croyance et de restituer à cette même communauté un peu de sa liberté. Restreindre à priori sa propre liberté c'est à dire respecter certains préceptes alimentaires, vestimentaires, respecter certaines règles de comportement en échange d'une certaine protection et sécurité émanant de cette communauté. Compte tenu que nous avons affaire à des grilles de lecture très globale qui doivent englober toutes les questions, les religions se trouvent donc confronter à la question de la violence.

La violence est-elle légitime, à quel moment le devient-elle, quand utiliser la violence, peut-on tuer pour Dieu ?

Qu'elle soit diffuse ou spectaculaire, la violence est omniprésente : violence des coups et agressions, violence verbale, violence d'exclusion comme le Rerem, la mise au ban de la communauté, violence des guerres, violence des génocides, violence exercée par les Etats : violence de la police, de l'armée, de l'administration et de la justice. La violence relève de l'histoire des peuples.

Les grandes religions monothéistes, celles qui adhèrent à un Dieu unique et universel, se retrouvent sur le banc des accusés.

Issue d'un monde ancestral, la pensée binaire nous amène à voir la réalité en terme de dualité : le bien/le mal ; le jour/la nuit ; l'homme/la femme... un mode fait d'opposition, de cloisonnement, d'opposition. Il n'y a pas de place pour les demi-teintes, cette forme de pensée perdure et s'exprime dans notre quotidien et dans nos prises de décision. La logique binaire poussée à son extrême peut s'avérer dangereuse. Le défi est donc de parvenir à dépasser ce monde dual pour appréhender un monde complexifié.

Le polythéisme a également suscité des guerres féroces entre fidèles de dieux différents, l'athéisme a provoqué des guerres qui ont été particulièrement sanglantes au vingtième siècle.

Dieu serait-il violent ?

Récit chapitre 25 livre des Nombres

La furie de Dieu PARASHA DE PINHAS

Israël s'établit à Chittim.

Là, le peuple se livra à la débauche avec les filles de Moab.

Elles convièrent le peuple à leurs festins idolâtres ; et le peuple mangea, et il se prosterna devant leurs dieux.

Israël se prostitua à Baal-Peor et le courroux du Seigneur

s'alluma contre Israël.

Et le Seigneur dit à Moïse : Prends tous les chefs du peuple et fais-les pendre au nom du Seigneur, à la face du soleil, pour que la colère divine se détourne d'Israël.

Et Moïse dit aux juges d'Israël « Que chacun de vous immole ceux des siens qui se sont livrés à Baal- Peor ! »

Cependant, quelqu'un des Israélites s'avança amenant parmi ses frères la Madianite, à la vue de Moïse, à la vue de toute la communauté des enfants d'Israël, qui pleuraient au seuil de la tente d'assignation.

A cette vue, Phinéas, fils d'Eléazar, fils d'Aaron le pontife, se leva du milieu de la communauté, arma sa main d'une lance.

Entra, sur les pas de l'Israélite, dans la tente, et les perça tous deux, l'Israélite ainsi que cette femme, qu'il frappa au flanc, et le fléau cessa de sévir parmi les enfants d'Israël.

Ceux qui avaient péri par suite du fléau étaient au nombre de vingt quatre mille.

L'Eternel parla ainsi à Moïse :

« Phinéas, fils d'Eléazar, fils d'Aaron le pontife, a détourné ma colère de dessus les enfants d'Israël, en se montrant jaloux de ma cause au milieu d'eux, en sorte que je n'ai pas anéanti les enfants d'Israël, dans mon indignation.

C'est pourquoi, tu annonceras que je lui accorde mon alliance amicale.

Lui et sa postérité après lui posséderont, comme gage d'alliance, le sacerdoce à perpétuité ; parce qu'il a pris parti pour son Dieu et procuré expiation aux enfants d'Israël.

Or, le nom de l'Israélite frappé par lui, qui avait péri avec la Madianite, était Zimri, fils de Salou, chef d'une famille paternelle des Siméonites.

Et la femme qui avait frappée, la Madianite, se nommait Kozbi, fille de Cour, qui était chef des peuplades d'une famille paternelle de Madian

L'Eternel parla ainsi à Moïse ;

« Attaquez les Madianites et taillez-les en pièces !

Car ils vous ont attaqués eux-mêmes, par les ruses qu'ils ont machinées contre vous au moyen de Peor, et au moyen de Kozbi, la fille du prince madianite, leur sœur, qui a été frappée, le jour de la mortalité, à cause de Péor.

Mon fils, lors de sa Bar -Mitsva, a présenté un commentaire après avoir lu le chapitre 25 du livre des nombres.

Le chapitre pose les questions :

Dieu est-il violent ?

Dieu pousse-t-il ses fidèles à commettre des crimes ?

La Bible présente, tout au long de ses récits, des discours de violence depuis le meurtre d'Abel envers son frère Caïn, jusqu'à la destruction de Jérusalem par des troupes assyro-babyloniennes.

Les Psaumes citent la guerre, en faisant appel au Dieu universel pour détruire les méchants, dans des actions souvent militaires.

Jusqu'aux femmes qui participent, de près ou de loin, à des tueries, pour défendre leur clan, leur peuple ou leur pouvoir : Déborah, Yaël, Esther, Athalie ou Judith. Dieu se présente sous les traits d'un « homme de guerre » détruisant un monde corrompu par les eaux du Déluge ou demandant la mise à mort d'un profanateur du repos sabbatique.

A contrario, Isaac nous est présenté dans le Pentateuque comme une personne respectueuse de son prochain.

Le récit biblique, malgré sa violence, malgré ses meurtres et ses jeux de passions humaines peut être lu comme un récit évolutif, de la haine à l'amour, de la guerre à la paix, du fratricide à la fraternité.

Le XXI^{ème} siècle connaît encore la violence au nom de Dieu.

Aucune religion n'est à l'abri du fanatisme, car le religieux est source de passions. La grandeur d'une religion se mesurera donc à sa capacité d'évacuer sa haine de l'autre, de relativiser ses vérités et ses dogmes, pour produire du sens pour l'homme.

L'une des voies royales reste sans conteste, le dialogue interculturel et inter- religieux.

Comment peut-on définir l'homme religieux ?

Pour l'homme religieux, la réalité au sein de laquelle il vit est double : d'un côté des objets, des lieux, des actes, des moments appartenant au sacré, de l'autre tout le reste appartenant au profane.

L'homme religieux est celui qui a le sentiment que des choses qui appartiennent au monde sont la manifestation sacrée d'un absolu qui donne au monde sa réalité, sa valeur, son sens.

La croyance religieuse exerce une influence très forte sur les sentiments de l'homme ; les identités et appartenances religieuses ont un extraordinaire pouvoir de motivation.

Qu'est ce que la trinité dans le cadre d'une religion monothéiste ?

Dans le judaïsme comme dans l'Islam, l'idée de Dieu comme une trinité est considérée comme une forme d'idolâtrie.

C'est en opposition stricto sensu avec le principe d'un pur monothéisme . La trinité est donc assimilée à du polythéisme.

Le judaïsme enseigne qu'il est hérétique pour un homme de se proclamer Dieu, ou partie de Dieu, ou le fils de Dieu. Cette conception s'oppose à celle contenue dans le Chema qui est l'affirmation de l'Unicité.

Monoacide a défini ce principe en écrivant :

« Dieu est Un- Il n'est pas deux ni plus de deux, seulement Un »

Faut-il respecter les commandements religieux ?

Très tôt dans l'histoire de l'humanité, la sédentarisation impliqua une véritable vie sociale. Toute vie sociale nécessite la mise en place d'interdits et d'idéaux pour communiquer, échanger et donc pour vivre ensemble.

Ce sont ces règles qui régissent le comportement des individus et organisent leurs relations au sein d'une collectivité étendue ou restreinte. Toutes ces sociétés fonctionnent avec un système de normes qui assurent leur cohésion et leur survie. Des principes fondamentaux codifient les rapports humains.

Les religions monothéistes comprirent très tôt l'intérêt de l'utilisation de l'écriture pour inscrire ces règles .

Quand les mondes entrent en collision

Quand les grecs, qui avaient conquis tout le monde connu, ont rencontré pour la première fois, les Juifs, ils ont été déconcertés. Les Juifs étaient alors les seuls monothéistes souscrivant à une vision du monde qui était totalement différente des autres. Les Juifs étaient tout aussi déconcertés. Les Grecs tenaient en haute estime l'instruction et les choses de l'esprit. Ils parlaient une belle langue dans laquelle il est permis d'écrire un rouleau de la Torah.

La lune de miel prit fin avec éclat quand Antiochus Épiphane prit des dispositions en vue d'helléniser les Juifs d'Israël afin de détruire le judaïsme, d'abolir le calendrier juif, d'interdire la pratique de la cacherouth, d'étudier la Torah et enfin d'interdire la circoncision. Pour les Juifs, c'était le signe physique, tangible, de leur alliance avec Dieu. Les Juifs opposèrent de la résistance et Antiochus et ses acolytes réagirent avec une extrême violence. Ce type de persécution religieuse était jusqu'à cette époque inconnu dans l'histoire humaine. Quand les Grecs ont attaqué le judaïsme, ils l'ont fait avec l'aide des juifs hellénisés.

Pire encore, le fossé va se doubler de deux systèmes de pensée religieuse. La corruption du Temple, l'hellénisation forcée et les persécutions vont finir par provoquer la révolte des Juifs de stricte observance.

La révolte des Maccabées- que nous célébrons aujourd'hui à Hanouka- a été une guerre civile entre Juifs tout autant qu'un combat contre la Grèce. Elle a été une lutte pour des idées.

Le politique et le religieux

Religion et politique ont longtemps été pensés comme indissociables, que ce soit sous la forme d'une théologie civile dans l'Antiquité gréco-romaine ou sous celle de l'augustinisme politique dans le Moyen-Age. Immanentes l'une à l'autre ou dans un rapport de subordination, les sphères politique et religieuse semblaient inextricablement nouées.

C'est pourtant ce lien étroit que la philosophie moderne a petit à petit défait, en commençant par jeter les bases théoriques d'un Etat souverain débarrassé de toute tutelle théologique.

Spinoza a fait un grand pas vers la laïcisation de l'Etat, il a défendu la liberté de conscience - chacun est libre d'exprimer ses opinions et de les défendre publiquement – fondée sur la distinction principielle du droit public et du droit privé.

L'art et le sacré

L'art et le sacré sont intimement liés à toutes les époques. L'homme a toujours conçu avec soin des objets, des décors et des constructions spécifiques pour accompagner ses rites, pratiques et cultes religieux. La part du sacré dans la production artistique d'une société témoigne de l'importance qu'elle accorde à la religion et, par là même l'éclaire tout entière.

